

Résumés

Frank Bösch, Révolutions transnationales. La République Fédérale et les changements de systèmes en Iran et au Nicaragua

La recherche comparée portant sur les révolutions analyse fréquemment les prémisses internes aux révolutions et leur déroulement dans une perspective de comparaison diachronique. Le présent article se consacre au contraire – dans une optique complémentaire – à leur dimension transnationale et aux liens unissant des révolutions concomitantes. Avec l'émergence des révolutions en Iran et au Nicaragua et leurs liens avec la République fédérale, nous analysons deux bouleversements qui peuvent également s'expliquer par l'intensification de l'interconnexion entre les pays du globe depuis les années 1970. C'est ainsi que nous montrons comment les émigrés contribuèrent, depuis la RFA, à discréditer les deux régimes sur la scène internationale et comment ils devinrent, à l'Ouest, des opposants centraux. Ils favorisèrent également le développement de réseaux transnationaux qui apportèrent un soutien considérable lorsque la révolution éclata. Des liens économiques, politiques et culturels conduisirent à intégrer la révolution à un niveau mondial. L'importance capitale de certains biens d'exportation (le café et le pétrole) se révéla être un pont central qui favorisa les liens par-delà les frontières et accrut l'attention, y compris après les bouleversements.

Sur le plan politique, la Guerre Froide renforça une situation de concurrence qui favorisa les contacts internationaux avec la RFA et la RDA, tandis que les États-Unis se révélèrent être un adversaire cristallisant les oppositions. C'est précisément l'anti-américanisme qui créa un lien fédérateur avec la gauche allemande. Nous abordons également la signification transnationale d'une religion politisée, qui développa une force mobilisatrice dans les deux révolutions et eut un rayonnement par-delà les frontières.

Willy Buschak, « Socialisme et liberté »: comment un petit groupe exilé au Mexique durant les années 1940 parvint à une nouvelle conception de la révolution et quelles en furent les conséquences pour l'Europe ?

Nous nous penchons ici sur un cas plutôt rare dans l'histoire du mouvement ouvrier : un groupe de socialistes indépendants se retrouva durant son exil au Mexique pendant la Seconde Guerre mondiale pour se confronter, par-delà toutes les différences de nationalité et d'obédience politique à leurs expériences des révolutions en Russie, en Allemagne et en Espagne. Ces socialistes exilés parviennent ensemble au constat que les vieux concepts socialistes développés de Marx à Luxembourg en passant par Lénine ne valent plus rien. Naît alors une nouvelle conception des concepts tels que ceux de révolution, parti, classe, socialisme. De nouvelles réponses sont apportées à des questions anciennes, comme de celle du rôle de la violence dans les révolutions. La liberté et la dignité humaine ressortent comme étant les éléments centraux du nouveau mode de pensée socialiste, l'unification de l'Europe devient la condition de leur mise en place. Le magazine « Socialismo y libertad », qui paraît de 1943 à 1945, diffuse les nouvelles idées en Amérique Latine et en Europe. L'article retrace l'histoire du magazine et des personnalités – femmes et hommes – qui l'ont marqué. Il suit l'influence, en Europe et en Amérique Latine, des idées qui y furent développées et se demande quelle signification eurent ces idées pour les organisations ouvrières qui se formèrent à nouveau après 1945, quelle influence elles exercèrent sur le mouvement européen et quel rôle elles jouèrent dans la Nouvelle Gauche.

Etienne Dubslaff, La social-démocratie est-allemande et la « Révolution pacifique ».

A partir de l'exemple du parti social-démocrate en RDA (SDP), nous nous demandons si l'emploi analytique du concept à tout le moins paradoxal de « révolution pacifique » est utile pour appréhender historiquement les événements de 1989–1990. La question est d'autant plus justifiée que le concept de « Révolution » n'apparaît pas dans les sources du SDP/SPD : c'est en réalité après coup que la génération des fondateurs du SDP a revendiqué le fait d'avoir mené, avec les mouvements citoyens, une révolution (avec succès) et ce précisément au moment où ses membres cessèrent des figures centrales de la politique en RDA et dans la République fédérale réunifiée. Pour éclairer les fondements historiques de cet éthos révolutionnaire, nous étudions les parcours du SDP/SPD en ce qui concerne leur conception de la social-démocratie, les représentations de l'adversaire, les objectifs politiques, les moyens du combat politique, les partenariats conclus avec d'autres acteurs de la RDA et de la République fédérale durant la dernière année de la RDA.

Christina Ewald, Combat pour l'école. Illustration des dynamiques d'action et marges de manœuvre durant la Révolution de 1918/19 à partir de l'exemple de la politique d'éducation à Hambourg.

Lorsque les marins se révoltèrent en novembre 1918 et que des conseils ouvriers et militaires se formèrent dans tout le pays, Hambourg, deuxième ville de l'Empire voué à disparaître, fut également touchée par le mouvement. Pendant les cinq mois (de novembre 1918 à mars 1919) que dura le mandat du conseil d'ouvriers et de soldats, ce dernier ne se préoccupa pas uniquement des grandes questions de la transformation de l'État, mais également des problèmes concrets de la politique quotidienne. La politique d'éducation ne faisait pas partie des thèmes prioritaires, mais différents courants de réforme pédagogique s'efforçaient cependant depuis l'Empire déjà de combattre, par le biais de la politique scolaire, les inégalités entre les classes. La phase de bouleversements qui succéda à la Première Guerre mondiale marqua l'apogée des idées et représentations d'une nouvelle société, qui devait aussi se refléter dans les écoles. On peut identifier de manière exemplaire, à l'aide des débats et des décisions des conseils d'ouvriers et de soldats portant sur les questions de politique scolaire, des dynamiques d'actions et des pratiques d'action prétendument révolutionnaires. En étudiant l'interaction du conseil d'ouvriers et de soldats avec les forces conservatrices, mais aussi avec le conseil des enseignants, lui aussi créé durant la phase révolutionnaire, on peut faire apparaître des potentialités, des possibilités, mais aussi les limites des contemporains. Dans le même temps, on peut considérer de manière plus précise leurs conceptions respectives de la révolution. Des questions centrales trouvent réponse, comme, par exemple, la question de savoir comment a été réalisée une politique révolutionnaire et à quel point la révolution de 1918/19 a été révolutionnaire – à Hambourg du moins.

Andreas Fahrmeir, Peut-on schématiser le déroulement des révolutions ?

L'article s'intéresse à la question de savoir si on peut identifier des schémas typiques caractérisant le déroulement d'une révolution. Il part de l'observation que cette entreprise a été maintes fois tentée, mais qu'aucune théorie solide n'a émergé de ces tentatives car les projections d'avenir réalisées à partir des expériences révolutionnaires passées ne se sont presque jamais réalisées telles quelles. L'article cite d'une part les causes expliquant pourquoi les révolutions – malgré les analogies structurelles qui résultent du concept de révolution – évoluent rarement d'une manière comparable ; parmi ces causes, on peut évoquer le rôle décisif joué par des problèmes généraux de comparabilité de phénomènes éloignés dans le temps, les divergences de points de vue dans la description des causes et des conséquences des révolutions spécifiques, ainsi que l'autoréflexivité des acteurs

révolutionnaires et des processus. Dans un deuxième temps, l'article nomme les raisons pour lesquelles continue, malgré ces objections de principe, la recherche de régularités dans les processus révolutionnaires et à quel niveau elle pourrait potentiellement mener à identifier certains schémas très généraux. Cela concerne par exemple l'interaction entre processus politiques et économiques ainsi que le rôle des détenteurs d'un grade militaire ou, pour parler plus largement, des forces de l'ordre des régimes précédents.

Jan de Graaf, Les grèves en tant qu'histoire révolutionnaire ? Enquête sur le potentiel révolutionnaire des grèves sauvages dans l'Europe d'après 1945.

Le présent article cherche à savoir dans quelle mesure les vagues de grèves sauvages qui déferlèrent sur l'Europe dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale furent un symptôme d'une situation révolutionnaire. Contrairement à l'interprétation traditionnelle de ce phénomène, qui tend à présenter ces vagues de grève comme une démonstration de la force et de l'unité des ouvriers radicalisés, nous nous interrogeons sur les aspirations révolutionnaires au sein de la classe ouvrière d'après-guerre et nous attirons l'attention sur les profondes divisions entre les groupes d'ouvriers. Ce faisant, nous mettons l'accent sur cinq séries de demandes radicales et/ou politiques qui ont souvent été imputées à la classe ouvrière d'après-guerre : une purge complète de la vie politique et économique, l'unification du mouvement des syndicats (et plus largement du mouvement ouvrier), l'abolition de la rémunération à la pièce et des autres primes de performance (individuelle), la nationalisation de l'industrie et la participation ouvrière dans la gestion industrielle, et le droit à la parole des ouvriers sur la scène politique. En explorant ces questions en lien avec cinq régions industrielles à l'Est et à l'Ouest, l'article apporte un éclairage nouveau sur l'échec du mouvement ouvrier dans la mise en place d'un défi révolutionnaire lancé à la reconstruction capitaliste (étatique) dans l'Europe d'après-guerre.

Veit Groß/Julian Zimmermann, Un « mouvement révolutionnaire » au Trecento ? Portée de deux anachronismes dans l'interprétation du tribun romain Cola di Rienzo (1313–1354).

Dans le passé, on a souvent interprété comme révolution la prise de pouvoir du notaire Cola di Rienzo à Rome en 1347 sans que ce concept n'ait été problématisé. Les événements intervenant après le putsch mené, en accord avec la papauté, par une coalition populaire contre le régime des puissants barons venant des alentours de la « Ville éternelle » n'entraînèrent aucun bouleversement complet de l'ordre politique romain, et ils doivent être replacés dans le contexte d'un processus de transformation à plus long cours. Nous faisons l'hypothèse suivante : il s'agit de l'action d'un mouvement politique qui mobilisa selon le principe du « trial-and-error » contre le pouvoir de ces nobles et fit, ce faisant, des expériences avec les ressources de légitimation existantes. Lorsque l'on en vint dans les années 1340 à fonder, à partir de l'héritage antique de la ville, une base de pouvoir indépendante du pape, cela donna lieu à une dynamique dans laquelle la rhétorique du mouvement se durcit pour prendre des formes révolutionnaires, mais cette dynamique entra en contradiction avec sa capacité de mobilisation, ce qui mina sa capacité d'action plutôt que l'accroître.

Theo Jung, La voix du peuple et son silence. 1848/49 en tant que révolution communicationnelle entre attente et expérience.

Eu égard au rôle central des actes de communication dans le processus révolutionnaire, la recherche récente a appréhendé de façon accrue les révolutions en tant qu'événements communicationnels. Le présent article se propose d'aller plus loin en considérant la Révolution allemande de 1848/49 comme une révolution communicationnelle dans un sens élargi, emphatique, dans la mesure où elle visait, du point de vue de ses contemporains

déjà, une transformation des processus de communication politique. L'objectif d'une prise de parole de la *vox populi*, attendue depuis trop longtemps déjà, influença l'action politique, autant que les attentes qui y étaient liées. En se penchant sur le Parlement de Francfort, l'article s'interroge sur les conséquences entraînées par la modification de cette configuration. Cela conduit à une modification de la représentation de ce « parlement de la parole » paradigmatique. Malgré les fortes attentes qui pesaient sur ce dernier siégeait à l'Église Saint Paul de Francfort une majorité silencieuse dont le caractère se modifia cependant fondamentalement au cours des mois. Comprenant qu'un débat sans cadre limité conduirait, au vu des possibilités réduites de réalisation des processus politiques au cours de la période, à des problèmes de fonctionnement, le parlement de la parole devint en un laps de temps extrêmement court un parlement de travail discipliné et vraiment efficace. Du point de vue extérieur persista cependant l'image d'un « parle-parle-parlement » dans lequel l'énergie révolutionnaire se tarissait en devenant un vain bavardage. C'est précisément un niveau d'attente très élevé, exagéré, en ce qui concerne le pouvoir d'action de la parole politique, qui généra presque automatiquement des moments de désillusion. L'échec de la révolution déboucha par conséquent sur une déception générale envers le pouvoir de la parole politique à droite comme à gauche du spectre politique. C'est ainsi que furent attisés sur le long terme de nouveaux espoirs placés dans une politique de l'action silencieuse, qui allaient marquer sur le long terme l'héritage de 1848 dans l'histoire allemande.

Thomas Mergel, Locomotives reconstituées. L'histoire-mimésis en tant qu'approche moderne dans l'histoire des révolutions

L'article tente d'historiser l'histoire de la révolution moderne en la concevant comme un processus de reproduction, de mimesis (négative comme positive), de choix intentionnel d'un modèle. Ce n'est qu'ainsi que put – avec l'exemple puissant de la Révolution française – naître une représentation de la révolution qui devint un mythe au XIX^e siècle et qui apparut comme étant un phénomène au fond naturel et suprahistorique. Le fait que « la » Révolution ait été singularisée est l'expression de ce mythe. Le rôle de la violence révolutionnaire, à laquelle on attribua une force accélératrice de l'histoire, joua un rôle décisif dans ce processus. Mais ce mythe faiblit au XX^e siècle dans la mesure où les révolutions devinrent un phénomène mondial. Cela apparaît avant tout dans le problème de légitimation que représentait de manière accrue la violence révolutionnaire. Depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, les mouvements révolutionnaires tirèrent de plus en plus leur force de légitimation du fait qu'ils étaient non violents. La couverture quasi immédiate et richement documentée en images par les médias internationaux est présentée comme une raison importante de ce phénomène. La médiatisation des phénomènes révolutionnaires fait naître une dynamique de la protestation civile. Le mythe de « la » révolution tel qu'il fonctionnait au XIX^e siècle a sans doute ainsi pris fin.

Andrea Müller, Église, ethnicité et mythe. La « révolution du poncho » en Équateur (1960–1990)

Depuis la vague de protestations des années 1990, le mouvement indigène équatorien n'occupe pas uniquement une place fixe sur la scène politique, mais il a également été, en tant que Nouveau Mouvement social, mis en lumière dans le discours scientifique. On sait peu que les représentants de l'Église catholique du pays célébrèrent le renforcement du mouvement indigène comme la victoire de la « Révolution du poncho ». En prenant comme point de départ l'« option pour les pauvres » proclamée en 1968 par le clergé latino-américain, l'évêque équatorien Leonidas Proaño considéra comme son devoir « la libération des indigènes », ce qui n'eut pas uniquement pour conséquence une fascination pour l'« évêque au poncho », mais conduisit également à une mythologisation du rôle de l'Église

dans la fondation du mouvement indigène. En allant au-delà des influences des différents acteurs, l'article défend le point de vue suivant : le concept de révolution qui est ici au centre de l'analyse et qui décrit le processus de mobilisation des indigènes équatoriens comme le résultat d'un engagement relevant de la théologie de la libération a créé un mythe et un discours mémoriel puissants. Pour faire ressortir l'émergence et les caractéristiques du mythe de la « Révolution du poncho », nous mettons en particulier en lumière la définition et l'emploi du concept de révolution dans le milieu de la théologie de la libération, ainsi que la focalisation croissante dans le travail pastoral sur « les indigènes ». La présente communication remet ainsi en question les récits existants de la résistance, discute des questions liées au pouvoir explicatif du concept de « révolution » et propose un nouvel accès pour explorer l'ethnicité en tant que ressource politique.

Mike Schmeitzner, *Le chancelier historien. Hermann Müller et l'histoire de la Révolution de novembre*

L'ouvrage paru fin 1928 de l'ancien chancelier du Reich allemand Hermann Müller et intitulé « La Révolution de novembre. Souvenirs » est une histoire de la Révolution dont l'approche est plutôt documentaire et alimentée par des expériences et points de vue personnels. Comme le suggère le titre du livre, l'ouvrage se voulait être les deux : « souvenirs » de cette époque et analyses des événements de la révolution. Comme il prenait également en compte des sources éloignées (privées), le livre était au bout du compte un ouvrage hybride qui tenta en outre de justifier les grandes lignes de la politique révolutionnaire du Parti social-démocrate majoritaire d'Allemagne (MSPD). C'était également une réponse à la trilogie révolutionnaire de Richard Müller, d'inspiration socialiste de gauche. L'ouvrage de Hermann Müller ne parvint cependant jamais à la qualité analytique des études révolutionnaires de Eduard Bernstein ou Heinrich Ströbel. Malgré tout, son livre suscita l'intérêt des historiens et rencontra plus tard un certain écho en tant que source. La réception de l'ouvrage par ses contemporains fut énorme, ce qui a sans doute été dû au fait que Müller ait été chancelier. On peut néanmoins que le chancelier essaya de piloter la diffusion de son ouvrage par l'intermédiaire de ses propres réseaux. La valeur du livre tient également au fait qu'il insista à la veille de la crise (finale) de la République sur les chances et les potentialités de cette République et qu'il interpréta la césure de 1918/1919 comme une révolution démocratique et le fondement d'une évolution paraissant ouverte. Enfin, l'ouvrage de Müller avait aussi pour but d'inciter l'aile formée par les anciens du Parti social-démocrate indépendant à s'intégrer davantage au SPD dont ils faisaient à nouveau partie depuis 1922. Müller rend délibérément hommage aux dirigeants de cette aile qui, pendant la Révolution, voulurent, tout comme le Parti social-démocrate majoritaire d'Allemagne, réaliser une démocratie parlementaire. Cette proposition reçut majoritairement du moins un écho positif.

Kerstin Wolff, *Une Révolution des femmes ? La presse du mouvement des femmes et sa couverture de la Révolution de novembre.*

Nous nous interrogeons dans le présent article sur les positions prises par les différentes ailes du mouvement des femmes envers la Révolution de novembre de 1918/19, sur la façon dont elles couvrirent ces événements dans leurs propres magazines et sur les clés d'interprétation qu'elles proposèrent à leurs lectrices. A partir d'une analyse de journaux, nous nous proposons de répondre à la question de savoir si les actrices des différentes ailes du mouvement des femmes se voyaient réellement comme des révolutionnaires. Quelle était la position des différentes ailes du mouvement par rapport à cet événement et que signifiait précisément la révolution pour ces femmes activistes ? De quoi parlaient-elles ? Nous avons choisi pour l'analyse le « Journal central » (« Centralblatt ») de l'Union des orga-

nisations féministes allemandes (BDF) ainsi que « La femme » (« Die Frau ») de Helene Lange et Gertrud Bäumer, « Le mouvement des femmes » (« Die Frauenbewegung ») de Minna Cauer et « L'égalité » (« Die Gleichheit »), dont la rédaction était à l'époque dirigée par Marie Juchacz. Nous avons pu montrer que dans tous les articles – peu importe que le magazine soit de tendance conservatrice, libérale ou socialiste, ce ne sont pas les événements révolutionnaires qui étaient au centre, mais l'introduction du droit de vote des femmes, ce que l'on peut également constater dix ans plus tard dans les articles qui commémorent l'événement. C'est pourquoi nous défendons la thèse suivante : les activistes du mouvement des femmes parlent bel et bien de la Révolution lorsqu'elles réfléchissent sur l'introduction du droit de vote des femmes. On peut l'interpréter comme le « côté féminin » de la Révolution.